

« La calomnie comme cause symbolique d'un voyage peu ordinaire à l'exemple du personnage principal Agbezuge dans *Amegbetao ou les aventures d'Agbezuge* de Sam Obianim »



Par Assion Ayikoué Doctorant en Germanistique à l'Université de Lomé

De quelle calomnie s'agit-il ?

Ayant été victime de plusieurs calomnies, l'une d'entre elles attirera particulièrement notre attention car elle sera capitale et décisive du moment où nous assisterons par la suite à un retournement de situation dans l'évolution de la trame de l'histoire. Accusé de meurtre, le personnage principal de *Amegbetao* sera chassé de son village.

Cette accusation n'était pas du tout fondée du moment où les accusateurs ne disposent pas de preuves palpables pour justifier leur affirmation. Le narrateur planta le décor vers la fin du chapitre douze, décor à travers lequel on retrouve trahison et calomnie. La mort de Bumekpo, fils de Hotsonyame (ami d'Agbezuge), est attribuée sans preuve à Agbezuge le personnage principal du roman :

De fait, on découvrit Bumekpo étendu inerte à l'ombre d'un arbre. Les branchages recouvraient tout son corps à l'exception des pieds. L'arbre n'était pas grand, c'était un petit arbre fruitier dont le tronc avait la grosseur d'un mollet d'homme. On observa bien l'arbre. Il n'était pas tombé tout seul ; quelqu'un l'avait entaillé. Qui avait bien pu faire une telle chose ? Qui avait coupé l'arbre ? Celui qui avait coupé l'arbre devrait savoir quelque chose à propos de l'enfant. C'est lui qui l'avait tué. (p.84)

Cette conclusion hâtive et dépourvue de justification de la part des habitants du village ne sera qu'une forme de condamnation pour celui qui a eu le malheur de couper cet arbre fruitier. Le triste sort décida que ce soit le personnage d'Agbezuge :

Tout le village se réunit sur la place publique pour trouver qui avait coupé l'arbre afin d'en faire sa clôture. Soudain, un homme se leva courageusement, déclarant que c'était lui. Cet homme était Agbezuge. (p.85)

Par ce tableau le narrateur met fin au chapitre douze du roman. Cet aveu d'Agbezuge par rapport à l'arbuste constitue pour ces villageois l'aveu du meurtre. Tout le long du chapitre treize nous assisterons aux différentes tractations, négociations et décisions relatives au sort qui sera réservé au prétendu meurtrier. Pourquoi affirmons-nous que l'accusation des villageois serait une forme de calomnie ? On peut répondre à cette question en faisant cas des confessions de Hotsonyame, le père du garçon défunt : « J'ai tué moi-même mon fils Bumekpo et l'ai caché sous les branches de l'arbre que tu avais coupé ce soir-là pour faire ta clôture, dans l'intention de t'accabler. » (p.138) Le lecteur n'assistera à cet aveu seulement que dans le chapitre 20 autrement dit à la fin du roman. Ce chapitre intitulé « L'homme, quel abîme ! » regorge d'atrocités commises par Hotsonyame et ses complices. C'est probablement ce qui justifie le titre choisi par l'auteur pour illustrer en quelque sorte son contenu. Le dernier chapitre est à l'image d'un projecteur dirigé dans l'abysmale fosse de l'âme humaine pour en découvrir ce qui s'y cache. Le sens du titre de ce chapitre reste profond car il traduit le caractère complexe et imprévisible des actes posés par l'être humain de même que la méchanceté de l'homme et l'inaccessibilité de la pensée du prochain.

Agbezuge ainsi accablé, ne dispose d'aucune alternative que de quitter le village et partir pour une destination dont lui-même ne maîtrise pas du tout les contours. Il prend dès lors congé de sa famille et de ses richesses qui deviennent du coup propriété de son accusateur Hotsonyame. Ce départ vers l'inconnu se ressent dans le titre du chapitre : « Et Agbezuge s'enfonça dans le lointain... ». *Le lointain* traduit une distance relativement grande que l'on doit parcourir pour atteindre un objectif ou un lieu. Mais étrange que cela puisse paraître le personnage de Sam Obianim n'a aucun lieu précis et déterminé dans le cadre de son voyage et c'est ce que l'auteur exprime à travers les trois points de suspensions figurant au bout du titre de ce chapitre quatorze. Le verbe *s'enfoncer* met en relief la distance énorme que l'accusé devrait parcourir afin que sa vie soit sauvée et qu'il réussisse par le même moment à apaiser les cœurs meurtris. Le caractère imprévisible de ce voyage affecte visiblement Agbezuge du moment où les repères probables restent hors d'atteinte. C'est ce que nous remarquons après la déclaration des messagers du chef :

Lorsqu'Agbezuge entendit cette sentence, il ne put dire mot jusqu'au départ des messagers. Il avait perdu tout espoir dans la vie et se disait : « Où irai-je ? Quelle direction prendre ? Quelle lumière me conduira à travers la vallée d'ombre de la vie ? » (p. 95)

Toutes ces interrogations ne trouveront pas de réponses parce que le temps est contre Agbezuge et toute réflexion suppose une perte de temps et une restriction de cette chance qui lui est offerte. La toute première phrase de ce chapitre est une compilation de deux proverbes éwé qui se rejoignent par leur sens et leur cadre d'utilisation. Ces deux proverbes mettent l'accent sur cette passivité dont on ne peut que faire cas devant certaines situations de la vie. Nous ne pouvons dès lors que subir sans agir car le recours à une éventuelle solution n'est que peine perdue. C'est ce que traduit cette parabole qui évoque la forte image d'un rocher dévalant une pente. Ce rocher tout comme Agbezuge n'a aucune idée de son point de chute et sa destination est conditionnée par la probable rencontre d'un obstacle. Tant que cet obstacle n'entrave pas l'évolution du rocher, ce dernier poursuivra sa route car l'attraction terrestre joue sa partition : *Quand le rocher dévale la pente, rien ne peut l'arrêter tant qu'il ne parvient pas à son point de chute et si le malheur vous colle à la peau, il est difficile de s'en débarrasser.* (p. 95) Ce proverbe exprime en quelque sorte le voyage peu commun et imprévu auquel le personnage principal de Sam Obianim fait face. Le lecteur assiste tout le long du chapitre quatorze au départ d'Agbezuge et nous y retrouvons des phrases à connotation de voyage. La plupart du temps, les proverbes éwé sont exprimés sous forme imagée. C'est le cas du second proverbe qui fait un rapprochement entre le malheur qui frappe quelqu'un et une substance qui colle à la peau d'une personne. Le malheur est ainsi devenu un substantif qui est chosifié et comparé à un objet collant qui se retrouve sur un corps humain. C'est pour signifier en quelque sorte que le malheur, loin d'être une maladie, ne peut en aucun cas être guéri. Le malheur tout comme le bonheur constituent des notions abstraites et difficiles à cerner.

Bibliographie

OBIANIM Sam : *Amegbeta ou les aventures d'Agbezuge*, (traduction Agbéko Amegbleame et al.), Paris : Editions Karthala et Unesco, 1990.